



JOSÉ ORTEGA Y GASSET
LE MYTHE DE L'HOMME
DERRIÈRE LA TECHNIQUE



*Le Mythe de l'homme
derrière la technique*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Déshumanisation de l'art
L'Histoire comme système

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

*Le Mythe de l'homme
derrière la technique*

Suivi de
AUTOUR DU “COLLOQUE DE DARMSTADT, 1951”

Traduits de l'allemand et de l'espagnol par
FREDERIC BOURGEOIS,
CLAIRE MÉLOT & MATHIAS ROLLOT

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Der Mythos des Menschen hinter der Technik

Nikolai Nikolayevich Popov, *Autoportrait au téléphone*, 1920. Gouache et encre sur papier. © FineArtImages / Leemage, pour l'image de couverture.

© *El mito allende la técnica* (1952). Herederos de José Ortega y Gasset.

© *En torno al "coloquio de Darmstadt, 1951"* (1952). Herederos de José Ortega y Gasset.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

5 août 1951
Darmstadt, Allemagne
Dimanche après-midi
Professeur José Ortega y Gasset, Madrid

MESDAMES, Messieurs! Je ne peux parvenir à un véritable propos, parce qu'il me manque à cette fin l'essentiel. En effet, pour parler, il me manque justement la parole – ce qui semblera assez heideggerien (*rires*), car je souhaiterais m'inscrire dans la lignée de notre grand Heidegger¹, qui, au contraire des autres hommes, n'apprécie guère de s'en tenir seulement aux choses, à quoi il préfère, et cela lui est particulier, séjourner auprès des mots. Mais je suis bien obligé de monologuer, et il me faut vous demander pardon pour les contresens que je vais nécessairement commettre en allemand.

L'homme, la vie – c'est clair – est un événement intérieur et rien d'autre. C'est pourquoi nous ne pouvons parler de l'homme et de la vie que de l'intérieur. Si nous souhaitons parler sérieusement de l'homme, nous ne pouvons le faire que depuis l'intérieur, depuis notre *propre* intérieur, et ainsi nous ne pouvons parler que *de*

1. Martin Heidegger était présent au colloque, ayant prononcé le matin même sa célèbre conférence *Bâtir, Habiter, Penser*. (N.d.T.)

nous-mêmes. Tout le reste, ce que nous pouvons dire à propos des *autres* hommes, des autres vies ou de l'homme en général, nous devons le considérer comme des *déductions secondaires* et abstraites, comme des présupposés, des hypothèses, des déclarations construites contestables. Nous avons ainsi deux images distinctes de l'homme : l'image *interne*, foncièrement véritable, mais qui se réfère seulement à l'homme *lui-même* ; et l'image *externe*, qui est celle que nous nous formons de l'*autre* homme, comme individu ou comme homme en général. Si nous souhaitons construire une théorie sur l'homme, il est alors extrêmement fécond de laisser ces deux intuitions ou aspects s'entrechoquer. Cependant, nous ne devons ce faisant pas oublier que l'un est primaire et évident, tandis que l'autre, secondaire et fabriqué de toutes pièces. Lorsque nous considérons depuis l'extérieur l'homme en tant qu'*autre*, la meilleure façon est de suivre la méthode du behaviorisme, l'étude du comportement. Il ne nous intéresse pas pour l'heure de savoir si cette méthode a un sens, il nous suffit de reconnaître ce qui est indubitable, à savoir que c'est une gymnastique intellectuelle féconde que d'envisager l'homme comme quelque chose d'absolu depuis l'extérieur, d'observer et d'analyser

son comportement externe, d'autant plus si nous ne nous arrêtons pas à celui-ci, mais que nous partons des mouvements de son corps et construisons à partir d'eux l'hypothèse de la manière dont un être humain *devrait être* fait de l'intérieur, vu la façon dont il *est* perçu de l'extérieur.

Parmi les mouvements des autres hommes que nous pouvons observer, un groupe en particulier apparaît très intéressant : les mouvements *techniques*. Il s'agit des mouvements qu'exécute un homme lorsqu'il fabrique des objets. L'une des lois les plus évidentes de l'histoire universelle est le fait que les mouvements techniques de l'homme ont continuellement augmenté en nombre et en intensité, que l'activité technique de l'homme a progressé et s'est, en ce sens strict, indubitablement développée, ou, ce qui revient au même, que l'homme est de plus en plus un être technique. Et il n'existe aucune raison concrète de croire qu'il n'en sera pas indéfiniment ainsi. Tant que l'homme vit, nous devons nous représenter la technique comme un de ses traits de caractère essentiels, et devons avancer la thèse suivante : l'homme est technicien.

Avec ces quelques mots, je voudrais me comporter provisoirement en behavioriste, ou en

chercheur "transcendantal" en études comportementales, en espérant ne pas donner l'impression de rechercher la quadrature du cercle.

Dans la proposition "l'homme est technicien", si je me conduis en behavioriste, je n'ai aucune idée de ce que signifie le sujet. Je ne trouve devant moi que "x", qui se meut et se conduit comme un technicien. Il s'agit donc de nous poser la question de comment, diable!, peut-il y avoir un être en soi qui produise de la technique?

Et pour y répondre, je n'ai pas besoin de me concentrer sur les problèmes concrets de l'activité technique, il me suffit de remarquer que cet inconnu "x", dont la voix s'élève, transforme et métamorphose les composants du monde réel, aussi bien physique que biologique, de sorte que, de plus en plus, ou peut-être *in fine*, le monde devienne, dans son entier ou dans sa quasi totalité, autre que ce qu'il fut originellement et spontanément. Il apparaît manifeste que le "x", qui est technicien, revendique la création d'un nouveau monde. La technique est donc création, *creatio*. Pas une *creatio ex nihilo*, à partir de rien, mais bien une *creatio ex aliquo*.

Je vous prie de m'excuser, mais j'ai dû donner plusieurs conférences à Munich et j'ai eu un

travail harassant, sans une minute de répit pour préparer cette intervention correctement. Je dois en improviser la moitié, ce qui, comme vous allez le voir, est une chose risquée. (*Rires.*)

Pour quelles raisons et dans quel but cet effort de créer un autre monde? Pourquoi et dans quelle optique? La question n'est pas si simple, parce que deux directions différentes sont à distinguer parmi ces mouvements créateurs. Face aux machines, à l'agriculture, etc., se tient la création d'images, de statues, d'instruments de musique, de beaux vêtements et ce qui relève de l'architecture, qui est justement l'art de bâtir. Nous trouvons ainsi devant nous aussi bien des instruments techniques que des instruments artistiques. Je ne peux pour l'heure faire une distinction entre les deux types d'instruments, nous voulons seulement dire qu'il existe une différence notable entre ce que l'homme fait avec les instruments techniques et sa manière d'agir avec les instruments artistiques, une fois qu'il les a créés. L'homme a besoin des instruments techniques; il en use et abuse (*braucht und verbraucht*), c'est-à-dire qu'une fois qu'il les a fabriqués, il les met en marche, il les fait *fonctionner*. C'est là un acte propre à l'homme. Mais face aux instruments artistiques, l'homme ne semble pas si bête.

Ils ne lui sont pas nécessaires et encore moins peut-on dire qu'il les *utilise* (*verbraucht*). Il se tient face à eux, même dans le cas où il lit de la poésie. La lecture est certes une action, mais une action matérielle, qui n'a rien à voir avec la poésie elle-même.

Laissons là les différences de comportement de l'homme dans l'un et l'autre cas. Nous voulons nous attarder seulement sur ce qu'il fait avec les instruments techniques. Voici ce qui nous saute immédiatement aux yeux en premier lieu : dans l'activité technique de l'homme, c'est l'aspect purement quantitatif, à savoir en l'occurrence l'occupation technique, qui prend le plus de temps dans notre vie, tout du moins pour la majorité de l'humanité occidentale et américaine. Aucune autre occupation ne peut lui être comparée. Et ce à tel point que, pour aller jusqu'au bout, il semble que le travail technique représente pour cet être "x" la chose la plus importante qui soit. Maintenant, posons-nous encore cette question : comment caractériser un tel être, pour lequel il est si important de créer un monde nouveau ? La réponse tombe sous le sens : cet être *n'appartient pas*, ne fait pas partie de ce monde spontané et originel. C'est pourquoi il n'y reste pas sereinement

intégré comme les animaux, les plantes et les minéraux. Le monde originel est ce que nous nommons traditionnellement "nature". Évidemment, il n'y a pas de nature, il s'agit d'une *idée*, d'une *interprétation* du monde réel. Mais cette idée est encore féconde pour nous. Car nous voyons alors que cet être "x" est pris dans la nature, mais qu'il *n'appartient pas à la nature*. Ce qui est assez singulier. Comment un être, qui est une partie de la nature, peut-il malgré tout ne pas appartenir à celle-ci? Entendons qu'appartient à la nature toute chose qui se trouve en relation positive avec elle, je veux dire par là : ce qui partage avec cette idée une structure homogène, c'est-à-dire, sans mauvais jeu de mots, tout ce qui est naturel. Or, l'être "x" nous apparaît non naturel dès lors que, bien qu'appartenant à la nature, il lui reste malgré tout étranger.

Cette double situation, d'être d'un côté une partie de la nature et, de l'autre, lui faire face en étranger – puisqu'étant homme –, ne peut se produire que par le biais d'une *aliénation* (*Entfremdung*). Par conséquent, cet être, l'homme, non seulement est étranger à la nature, mais encore émane-t-il d'une aliénation. Du point de vue de la nature, aliénation ne peut signifier qu'anomalie, au sens

néгатif du behaviorisme, c'est-à-dire maladie, destruction de la régulation naturelle d'un tel être. De telles destructions sont extrêmement fréquentes dans la nature, mais de telle façon que les êtres malades, déréglés, meurent, disparaissent. Ils ne peuvent rester réalité car ils sont impossibles, et l'ontologie traditionnelle s'accorde – et ceci est une opinion jamais mise en doute, à tort ou à raison comme nous le verrons plus loin – sur le fait que le réel doit être possible. Nous sommes tombés, sans crier gare, dans les abysses les plus profonds de la philosophie, car l'énigme la plus impénétrable de la philosophie se cache parfois derrière la relation entre possibilité et réalité, comme nous l'a enseigné l'immortel Leibniz. Nous avons donc désormais pour tâche de trouver un être qui, du point de vue de la nature, ne soit pas mort, mais au contraire essaye, bien que malade, de continuer à vivre, et qui, temporairement du moins, y ait réussi – ce “temporairement” signifiant les millions d'années où l'homme a visiblement survécu. En tant que malade, il est, du point de vue de la nature, impossible; mais tant qu'il est là, il demeure malgré tout réel, bien qu'en même temps non naturel. Nous nous retrouvons devant le merveilleux phénomène d'une

chose qui, bien qu'impossible, est, indépendamment d'elle-même, malgré tout réelle ; ce qui va radicalement à l'encontre de la tradition philosophique tout entière. La question est si épineuse qu'elle nous porte jusqu'aux limites de la compréhension. D'un autre côté, nous n'en savons pas suffisamment sur l'origine de l'homme. Par conséquent, nous ne pouvons nous servir de ce qu'on appelait la raison pure, la raison des mathématiques et de la physique, mais bien plutôt, comme je la nomme et qui est pour moi la chose la plus nouvelle et la plus importante pour l'homme d'aujourd'hui : la raison *historique*. C'est-à-dire, justement, ce qui a été jusqu'à présent nommé la déraison. (*Agitation de la salle.*) Dans un cas similaire, Platon, avec une profonde conscience du sens que cela avait, est entré dans le mythe.

J'en suis arrivé au dernier point préparé de ma conférence, et je vais maintenant être obligé de nager en eaux libres. (*Rires, applaudissements.*) Naturellement, vous serez pleinement responsables si jamais je devais faire naufrage et périr noyé.

Parlons maintenant du mythe *qui se tient derrière la technique*. L'animal qui est devenu le premier homme habitait, semble-t-il,

dans les arbres – la chose est relativement connue –, c'était un habitant arboricole. C'est pourquoi son pied est modelé de telle sorte que non seulement il peut marcher sur le sol, mais surtout grimper. Habitant des arbres, il vivait au-dessus des terrains marécageux dans lesquels abondaient les maladies épidémiques. Imaginons – je ne fais que raconter un mythe – que cette espèce ait contracté la malaria, ou autre chose, mais n'en soit pas morte. L'espèce est restée intoxiquée, et cette intoxication a provoqué une hypertrophie des organes cérébraux. (*Rires.*) Cette hypertrophie de l'organe cérébral a elle-même entraîné une hyper-fonctionnalité cérébrale, et c'est là que tout réside. Comme vous le savez, les animaux supérieurs, comparés à l'homme, ainsi que cela a déjà été démontré, ont suffisamment d'entendement, mais ils n'ont hélas quasi pas de mémoire; ou, ce qui revient au même, aucune imagination, laquelle, à l'instar de la mémoire, est tantôt productive, tantôt improductive. Les petits chimpanzés, par exemple, oublient rapidement ce qui vient de leur arriver, même s'ils sont assez intelligents; c'est à peu près ce qui arrive à beaucoup d'hommes lorsqu'ils ne disposent d'aucune matière face à leur entendement et que, bien sûr, il leur

devient difficile de continuer à mener quelque chose à bien. Donc, cet animal qui est devenu le premier homme a subitement découvert en lui-même une énorme richesse de figures imaginaires. Il était naturellement fou (*rires*), plein d'imagination, comme ne l'avait jamais été aucun autre animal avant lui, et cela signifie que, face au milieu environnant, il était alors le seul à trouver en lui un monde *intérieur*. Il avait une intériorité, un dedans, ce que les autres animaux ne pouvaient nullement avoir. Et ceci a entraîné le plus merveilleux des phénomènes, qu'il est impossible d'expliquer d'un point de vue purement zoologique, parce qu'il est le plus opposé à ce que nous pouvons imaginer de l'orientation naturelle de l'attention chez les animaux. Les animaux dirigent toute leur attention – cela se constate aisément en s'approchant de la cage des singes dans un parc zoologique – vers le monde extérieur, l'entourage, parce que le monde alentour constitue pour eux un horizon truffé de dangers et de risques. Mais lorsque cet animal qui est devenu le premier homme a découvert une telle richesse d'images internes, son attention a fait une volte-face des plus vertigineuse et bouleversante de l'extérieur vers l'intérieur. Il a commencé à prêter attention à son

intérieur, il est entré à *l'intérieur de lui-même*; il était le premier animal à se retrouver à l'intérieur de lui-même, et cet animal qui a pénétré à l'intérieur de lui-même, c'est l'homme.

Mais nous voulons poursuivre encore plus loin cette histoire, ce saisissant récit. Cet être s'est retrouvé devant deux répertoires distincts de projets, d'intentions. Les autres animaux n'éprouvaient aucune difficulté, car ils ne trouvaient en eux-mêmes que des projets et des intentions *instinctifs*, accomplis de façon mécanique. Mais cet être s'est retrouvé, pour la première fois, devant ces deux projets totalement différents: les instinctifs, qu'ils sentaient toujours en lui, et les imaginaires, et il a été par conséquent obligé de *choisir*, de *sélectionner*.

Vous l'avez donc là cet animal! L'homme a dû être, dès le départ, un animal essentiellement *sélecteur*. Or, les latins employaient le terme *eligere* pour désigner le fait de choisir, sélectionner, trier, et *eligens*, *elegens* ou *elegans* pour nommer celui qui le faisait. L'élégant n'est rien moins que celui qui choisit et qui choisit bien. L'homme incline donc, dès le départ, à l'élégance, il doit être élégant. (*Rires, applaudissements.*) Mais il y a plus encore. Après un certain temps (et comme il est courant dans presque toutes les langues), les

suite du texte de la conférence. Il se compose de quatre articles, dont les trois premiers furent publiés à une semaine d'intervalle en 1953, dans le quotidien tangérois *España*. Le quatrième article a été retrouvé dans les papiers de l'auteur et publié pour la première fois dans les *Obras completas*. Il est à noter que plusieurs approximations orthographiques apparaissent au long du texte dans l'orthographe des mots allemands. Si Ortega y Gasset maniait assez bien l'allemand pour être pleinement capable de philosopher dans cette langue, rien ne permet de savoir si ces orthographe hésitantes aient été de son chef ou dues à une erreur de retranscription. La traduction présente les termes dans leur orthographe corrigée.

LE MYTHE DE L'HOMME DERRIÈRE LA TECHNIQUE

DE JOSÉ ORTEGA Y GASSET

A PARU AUX ÉDITIONS ALLIA

EN JANVIER 2016

ISBN : 979-10-304-0068-7

ISBN DE LA VERSION ÉLECTRONIQUE :

979-10-304-0070-0